

Les effets néfastes de la dictature en Afrique dans *l'ex-père de la nation* d'Aminata Saw Fall et *Branle-bas en noir et blanc* de Mongo Beti

Par

Ibrahim Ya'u

Department of French,
School Languages
FCT College of Education, Zuba-Abuja
08030821171
ibrahimyaou49@gmail.com

&

Ijah Gideon

Department of French,
Nasarawa State University, Keffi.
08068110716
akaseijah@gmail.com

Résumé

Pendant la période coloniale, l'on a assisté dans le monde littéraire africain, à une prééminence des romans anticolonialistes, des romans dits de dénonciation et de contestation. Il faut rappeler qu'avant l'émergence des premiers auteurs africains anticolonialistes, il y a eu des textes littéraires consacrés à l'Afrique coloniale, mais produits par des occidentaux de passage sur le sol africain, ou par des colonisateurs en exercice dans les différentes colonies françaises. Pendant que certains de ces textes dépeignaient le côté exotique de l'Afrique, démontrant ainsi leur « parfaite maîtrise » des cultures et des peuples africains, d'autres essayaient de justifier le « bien-fondé », le « côté humaniste et salvateur » de la colonisation. À l'approche des indépendances, le ton étant ainsi donné, le roman africain servira particulièrement comme instrument redoutable de lutte anticolonialiste jusqu'à l'avènement des indépendances. L'acquisition de l'indépendance par les pays africains, au lieu de marquer une rupture avec la politique coloniale, va plutôt apparaître comme une continuité de celle-ci. En effet, le changement tant espéré ne sera observé qu'au niveau des dirigeants, des hommes; mais quant aux pratiques, elles vont demeurer, voire s'empirer. Les nouveaux oppresseurs seront dorénavant les élites africaines qui ont succédé aux colons. Ces nouveaux maîtres, vont donc faire asseoir peu à peu à travers cette Afrique francophone « libre », une nouvelle forme de pouvoir politique, à savoir la dictature. De toute évidence, des écrivains engagés africains tels que Mongo Bédi, Ahmadou Kourouma, Sony Labou. De même, l'intensité de ce fléau se traduit par la prise de position remarquable des écrivains des quatre coins de l'Afrique.

Mots clés: Colonisation, indépendance, dictature, corruption, politique

Abstract

During the colonial period, the African literary world witnessed a surge in anticolonialism novels, novels of denunciation, and contestation. Before the emergence of the first African anticolonialism authors, there were literary texts dedicated to colonial Africa, but produced by Westerners who were passing through the African continent or by some colonizers in French colonies. Some of these texts depicted the exotic side of Africa, demonstrating their supposed perfect mastery of African cultures and peoples. Others attempted to justify the well-founded and humanitarian aspects of colonization. As independence approached, African novels became a powerful tool for anticolonialism struggle until independence was achieved. However, the acquisition of independence by African countries did not mark a break from colonial politics. It rather proved a continuation of it. The expected change was only observed at the level of leadership, while the practices remained the same or even became worse. The new oppressors being African elites who succeeded the colonial masters. These new masters gradually established a new form of political power, namely dictatorship, in Francophone Africa. Against this issue, committed African writers like Mongo Beti, Ahmadou Kourouma, and Sony Labou obviously took a remarkable stance, as did writers from all over Africa.

Keywords: Colonization, independence, dictatorship, corruption, politics

Introduction

Dans la littérature africaine francophone, la question de la dictature reste une problématique vaste et complexe que la critique littéraire cherche à exposer étant donné ses effets néfastes sur le continent africain. Engagés sur la question, les écrivains post indépendants utilisent la dictature comme miroir pour refléter les réalités politiques et sociales du continent. Le thème de la dictature offre une réflexion profonde sur les dynamiques de pouvoir, les luttes pour la liberté, et la résilience humaine. En tant que régime politique autoritaire et répressif, la dictature marque l'histoire de nombreux pays africains. La dictature s'est fait imposer sur le continent dès le départ des maîtres coloniaux et perdure jusqu'à nos jours. Ses traces sur les pays du continent sont vives et indélébiles. C'est dans l'intention de dévoiler les effets de la dictature que nous avons choisi ces textes littéraires, *L'ex-père de la nation* d'Aminata Sow Fall et *Branle-bas en noir et blanc* de Mongo Beti, pour leur contenu. À travers leurs récits, les auteurs francophones africains nous invitent à considérer les implications profondes et durables de la tyrannie sur les individus et les sociétés. Leur oeuvre est un témoignage puissant de la résistance et de la quête continue de justice et de dignité. En effet, les auteurs de notre corpus mettent en lumière les conséquences dévastatrices de la tyrannie, telles que la suppression des libertés individuelles, la corruption endémique, et la déshumanisation des sociétés. Motivés par l'habilité

avec laquelle ils explorent la problématique, cet article cherche à démontrer comment Sow Fall et Beti dépeignent la dictature et ses impacts destructeurs, tout en soulignant leur appel à la résistance et à la quête de liberté pour les peuples africains.

L'implantation de la corruption et du népotisme

Ce n'est plus un secret pour personne, la corruption, au « pots de vin », les détournements de deniers publics et le népotisme sont devenus en Afrique francophone postcoloniale, des modes par excellence de gestion des biens publics, de promotion et d'ascension sociale. À titre d'exemple, le Cameroun était perçu, il y a quelques années selon Transparency International, comme l'un des pays les plus corrompus au monde. Et selon un récent document de la Stratégie nationale de lutte contre la corruption du Cameroun, paru dans *Le Monde* (version électronique) : « le montant des ressources de l'État du Cameroun ayant été distraites entre 1998 et 2004 est évalué à 1.845 milliards de FCFA (2,8 milliards d'euros), soit une perte annuelle de 300 milliards de FCFA (457,3 millions d'euros). » Alarmant comme chiffres, et c'est un peu le cas partout dans les pays francophones postcoloniaux. De ce fait, on peut comprendre aisément pourquoi la pauvreté, la misère et le sous-développement ont fait leur nid dans cette partie du globe. Mongo Béti et Aminata Sow Fall ont pris conscience de la gravité du fléau, qu'ils n'hésitent pas de dénoncer avec autant de vigueur que d'ironie. À ce sujet, voici ce que constate un personnage de Mongo Béti :

Chaque grand, comme ils disent, dispose d'un fief, sous une forme ou sous une autre, dans lequel il fait la pluie et le beau temps, sans aucun contrôle de l'État.

C'est le cas d'un ministre dans son ministère, d'un commissaire de police dans son commissariat, d'un proviseur dans son lycée, d'un médecin-chef dans son hôpital (133-134).

Ce passage démontre l'expansion du fléau dans tous les services de l'État, dû au laxisme et à l'absence du régime. C'est un laisser-aller total, aucune initiative de contrôle n'existe. Mais aussi parce que ces pratiques pourtant immorales et obscènes font désormais partie du « bon sens », des normes sociales, comme Mongo Béti l'indique à travers l'expression de l'indignation d'un personnage dans *Branle-bas en noir et blanc* : « Ces gens-là ? Ce n'est que mafias, clans, magouilles, et complots. Ils n'ont pas la moindre considération pour ce qui est propre, élevé, désintéressé, intellectuel. Ils n'en ont même pas l'idée » (208). De même, dans *L'ex-père de la nation* d'Aminata Sow Fall, le narrateur s'étonne de l'ampleur que prend la corruption dans cette partie de l'Afrique francophone postcoloniale : « Très vite, la corruption avait sévi comme une mauvaise épidémie » (20). Il va de même du monologue amer de Madiama concernant ses collaborateurs : « Ma déception devant l'inconscience de Mapaté, de Fara, et peut-être d'autres ministres qui avaient cédé à la gabegie malgré le discours que je leur

tenais ? L'appréhension d'être indirectement impliqué dans le pillage de l'État ? » (44-45).

À la lumière de toutes les illustrations ci-dessus, l'on remarque que la corruption est une affaire qui concerne tout l'appareil de l'État, du plus petit fonctionnaire au plus grand. Personne n'est épargné, comme l'illustre cette affirmation du médecin : « Question de morale, ici c'est ou la magouille ou le suicide » (199). Le mal est vraiment profond, car même les intellectuels (médecins, enseignants etc.), y sont directement impliqués, laissant ainsi de côté, toute règle d'éthique pourtant cruciale dans l'exercice de leur profession. Cependant, sans toutefois défendre les pratiques malhonnêtes et inconscientes auxquelles se livrent les intellectuels et agents de l'État, il faut tout de même signaler que les réductions de salaires et la modicité de la rétribution de ceux-ci, sont des causes de cette déchéance morale. En outre, il faut noter que la corruption est également entretenue par un vaste réseau mafieux venant de l'occident, comme le confirme les propos du Corse dans *Branle-bas en noir et blanc* : « On nous accuse de protéger le dictateur africain parce qu'il laisse le champ libre à nos ressortissants qualifiés de prédateurs, de pirates, de forbans, de flibustiers, de requins, et j'en passe » (136-137).

Quant au népotisme, il faut mentionner qu'il prend la même ampleur que la corruption dans ce type de régime, consiste à favoriser des fainéants et des incapables, au détriment des meilleurs et des méritants. Le népotisme constitue ainsi au même titre que la corruption, un frein au développement des pays dans lesquels il sévit pour la simple raison qu'à la tête de certains services de l'État, on retrouve des individus n'ayant aucune compétence, ni formation dans le domaine dont ils sont en charge. Tel est le cas des membres de la famille de Madiama, comme l'évoque son monologue :

J'avais pensé que ce n'était pas un péché que d'aider ma soeur. Et le ministre de la Fonction publique à qui j'avais confié le problème leur avait trouvé des postes de conseillers et d'attachés de direction dans des entreprises de la place. J'avais moi-même signé des affectations à des postes importants sur simple intervention ou par sympathie, sans me demander si c'était dans l'intérêt du pays (81).

Dans ce cas, c'est la médiocrité qui a le dessus sur l'excellence, pour le malheur et la mise à mort du pays. Il est à noter que, là où la dictature se pratique, l'injustice sociale règne. Visiblement, les gens compétents, qualifiés et dignes d'occuper certains postes sont souvent réduits au chômage, ou poussés vers l'immigration. Cette situation est inexplicable. Cependant, la conséquence en est 20 que le continent est à la traîne, et condamné à demeurer dans un état d'éternel assisté et de sous-développé.

En outre, certains jeunes diplômés pour pouvoir réussir et être à l'abri du besoin, sont obligés de se rallier au régime, comme l'affirme le farouche opposant Eddie dans *L'ex-père de la nation* : « Le ralliement au régime, y a-t-il meilleur filon chez nous ? » (82). Toutefois, il faut signaler aussi qu'il y a des valeureux diplômés chanceux qui réussissent par « la force de la nature ». Sauf que dans ce cas, les mauvaises langues ne tardent pas à suspecter cette réussite pourtant méritée. La raison étant toute simple, dans ces pays où la corruption et le népotisme sont érigés en code de conduite, réussir devient suspect.

De nos jours, le népotisme a pris une autre dimension, donnant naissance à un phénomène nouveau en Afrique francophone postcoloniale, à savoir « la succession héréditaire » à la tête de certains pays. Pour se rendre compte de l'évidence, il faut juste se pencher sur les cas du Togo et du Gabon. Tout commence par le positionnement de ces fils de dictateurs à des postes clés de l'État par leurs pères ; et une fois ces derniers décédés, les fils sans « transpirer », au travers d'une parodie d'élection, prennent les commandes du pays. Et il ne leur reste qu'à s'entourer de la famille et des amis pour accaparer et dilapider les biens du pays, donnant ainsi naissance à une nouvelle classe de « nouveaux riches ».

L'émergence d'une nouvelle caste de privilégiés

La déresponsabilisation du régime, et « l'institutionnalisation » de la corruption et du népotisme, ont favorisé l'émergence d'une nouvelle caste de privilégiés en Afrique francophone postcoloniale. Celle-ci est constituée pour la plupart des proches du pouvoir, des agents de l'État, et des représentants du peuple et des opportunistes. Au travers des magouilles, des détournements et de la corruption, ce groupe de privilégiés sans vergogne et sans inquiétude fondent tranquillement leur empire sous le regard impuissant de la grande masse. Voici à ce titre, les propos d'un des privilégiés du régime dépeint par Mongo Béti : « Je suis tout à coup propriétaire d'une maison, un bijou, un vrai palais, mais je ne l'ai pas payée . . . » (50). Ce propos désolant voire tragique trouve son explication dans la léthargie, le laisser-aller qui prévaut dans ce régime. Il suffit de faire partie de l'équipe aux commandes pour bénéficier de toutes sortes de prérogatives et ainsi de s'enrichir impunément dans l'illégalité. Telle semble être la règle d'or dans ce type de gouvernement.

Par ailleurs, ces nouveaux riches sont facilement identifiables. Leur indice d'identification c'est l'étalage à la moindre occasion de leur richesse, et leur goût fantasque des honneurs ; c'est ce qui découle de l'exemple de la cérémonie de mariage décrit par le narrateur d'Aminata Sow Fall

Le mariage avait été célébré avec d'autant plus de pompe que les uns avaient soif de donner, les autres de recevoir ; les uns de s'égosiller en flatteries servies sur des généalogies apocryphes, les autres de se gonfler de fierté ; les uns de rivaliser en parures, les autres de se surpasser dans le

chic. Ça faisait longtemps qu'on n'avait pas joué à ce jeu d'étalage de richesses et de puissance ! Il fallait s'y donner à coeur joie . . . Ceux qui se considéraient comme la crème de la société orchestraient un ballet de billets de banque, de bijoux et de tissus de valeur (151-152).

Ce passage met en relief l'étalage de la richesse qui caractérise la nouvelle classe de privilégiés du régime dictatorial. Ces nouveaux riches comme nous le constatons, ne se gênent pas à dilapider les billets de banque pour les fanfaronnades. Ainsi, ils se livrent à ce qu'on nomme communément de nos jours en Afrique francophone : « le farrotage ». Puisqu'ayant obtenu ces biens sans fournir le moindre effort, les dilapider ne serait qu'un acte banal, et cela au mépris de la vaste majorité de la population qui croupie sous la misère. Le mépris, l'insolence et l'insulte envers la masse misérable font partie de la moralité de ces derniers, comme l'atteste ce passage du roman d'Aminata Sow Fall :

Comme à des affamés sur qui serait tombée la manne, les nouveaux chefs s'étaient précipités sur les biens du pays pour satisfaire leurs caprices, ceux de leurs familles et ceux de leurs amis. Les cabinets ministériels étaient des cellules familiales ou régionales où l'on se partageait les privilèges dans le secret des affinités...Des Mercedes rutilantes et autres voitures de luxe avaient peuplé le décor. Des résidences insolemment somptueuses avaient poussé comme des champignons sur les plus beaux sites de la capitale et en quelques endroits de la province, parmi des cases en banco et des huttes branlantes (20-21).

On note dans cet extrait, le manque d'humanisme et l'immoralité dont fait preuve cette nouvelle classe de privilégiés du régime. En effet, après avoir pris les structures de l'État en otage, la nouvelle caste de privilégiés éhontée, se réjouit de vivre dans un luxe insolent au sein de la grande masse misérable. Au vu de ces pratiques et faits ignobles, l'on est tenté de se demander si ces nouveaux riches ont une conscience ? Comme nous pouvons le constater, les bénéficiaires des privilèges du pays font partie soit de l'entourage du dictateur, des membres de la famille du dictateur ou de son entourage, ou soit des amis et connaissances de ces derniers ; constituant ainsi un cercle vicieux, d'où l'instauration et l'entretien d'un tribalisme et d'un ethnicisme.

Le monopole des richesses du pays par une minorité au gré des liens familiaux, ou des appartenances tribales et ethniques, non seulement provoque la mise à mort de l'État, mais favorise aussi la pérennisation et la banalisation de la misère dans laquelle croupie la grande partie de la population. Il convient de rappeler que cet état de fait a pour dessein de maintenir le plus longtemps possible la masse dans la misère, pour mieux la commander et l'opprimer.

La banalisation de la misère

La misère est définie comme « une condition pénible de nature physique, matérielle ou morale, susceptible d'instaurer la pitié ». C'est donc l'extrême pauvreté sur tous les plans. Définie de cette manière, la misère ne peut que plonger tous ceux qui la subissent dans un état de désenchantement moral absolu. Cette condition déplorable, désolante et déshumanisante semble plutôt être un terreau de la dictature. Sans risque de se tromper, on peut affirmer que, « dictature rime avec misère » (86).

On se rappelle que Madiama est devenu tour à tour infirmier, syndicaliste et président de la République dans le dessein de laver la terre de ses souillures, en d'autres termes, pour pouvoir éradiquer la misère dans laquelle vit sa population. Or la famine, étant un indice de la misère s'est emparé de cette population, comme le constate Madiama en personne : « J'avais aperçu le spectre de la faim sur des mains décharnées qui applaudissaient à se rompre les phalanges. Une étrange vision m'avait alors saisi : des milliers et des milliers de mains squelettiques m'assaillant en criant la faim » (68). Alors que la population côtoie au quotidien la misère, paradoxalement, Madiama et les siens se plaisent de voir celle-ci crevée, et vont même jusqu'à se décharger de toute responsabilité, comme le démontre ce propos délirant d'Andru, le conseiller de Madiama :

Pensez-vous, Excellence ! Le petit peuple n'est déjà pas très content. Ce n'est pas de notre faute, évidemment. La crise est là. Le prix des denrées augmentent de jour en jour. Le peuple rechigne mais les achète . . . Leur seul problème, à part le soleil, est de voir arriver l'aide internationale. Dix kilos de céréales par famille et par mois, c'est dérisoire, Excellence, mais c'est une aubaine pour ces braves gens qui ne regardent que du côté du ciel. Avons-nous besoin de détourner leur regard en leur disant : « Voyez ceux qui sont riches ; vous, vous avez faim ; nous allons faire en sorte que vous leur ressembliez ! » . . . Meilleure redistribution des revenus ! Ce n'est pas réaliste, Excellence (73).

Ce passage résume parfaitement cette idée de banalisation de la misère. Non seulement le régime se dédouane de toute responsabilité liée à la crise et à l'inflation des prix des denrées de première nécessité, mais en plus il ne compte rien faire pour pouvoir soulager la tourmente des populations. Si oui la seule alternative dont ce régime dispose, c'est l'aide extérieure pour humilier le bas peuple « dix kilos de céréales par famille et par mois . . ., c'est une aubaine » (73). Le mépris et l'insulte envers le peuple sont d'autant plus poignants et effroyables lorsque le régime trouve irréaliste l'idée de la redistribution des revenus du pays à tous les citoyens.

Par ailleurs, banaliser la misère, entretenir la misère est une stratégie de domination mise en place par le régime dictatorial. Car, un homme qui mange à sa

faim, un homme qui est à l'abri des besoins élémentaires, un homme éduqué, est un éveillé et un éclairé et par conséquent, demeure un potentiel opposant et frondeur au régime oppressant. Pour cela donc : « Les nantis doivent pouvoir étouffer la voix des autres et les canaliser » (74). C'est à la limite un impératif pour le régime, asphyxier la masse pour mieux la rendre docile. Mais est-ce pour autant dire que la recette fonctionne à merveille, car comme le dit ce proverbe : « ventre affamé n'a point d'oreille » (42), ce qui revient à dire qu'un peuple affamé à un moment, fini toujours par perdre la raison, et la seule option qui lui reste c'est la révolte. Si on fait un parallèle avec le monde réel, on va vite se rendre compte de l'évidence. Deux exemples patents encore frais dans nos mémoires, restent les révoltes tunisiennes et égyptiennes. Ces révoltes il faut le rappeler, sont nées de la promiscuité étouffante de ces deux peuples avec la misère, sous des régimes dictatoriaux aux commandes depuis un bon nombre d'années.

La culture de la terreur et de la peur

Lorsque les appareils répressifs à savoir l'armée, la police, la prison, ou encore les escadrons de la mort constituent les moyens privilégiés de gouvernance d'un régime, comme c'est le cas d'un régime dictatorial, incontestablement la peur et la terreur vont s'emparer des populations. En effet, par peur d'emprisonnement, d'enlèvement, de torture, voire d'élimination physique, le peuple est incapable de partager sa haine de la dictature et sa soif de liberté, même en famille et entre amis. Les gens ne se font plus confiance, car non seulement « l'oreille et l'oeil du Président sont présents partout dans la foule » (23), mais également comme le signale Yandé, « « le régime » les a tous achetés ... Tous à « sa » solde ... Ils s'espionnent mutuellement » (42). De toute évidence, le résultat de cette peur de l'autre, de l'inconnu qui a envahi tout le peuple, ne peut qu'être bénéfique pour le régime. C'est ce qui explique cette soumission inconditionnelle, cette obéissance aveugle aux symboles et aux détenteurs du pouvoir dictatorial. À cet égard, Comi Toulabor résume parfaitement le binôme dans son oeuvre *La politique par le bas en Afrique noire : contribution à une problématique de la démocratie* en disant : « La peur est une donnée permanente des rapports que les gouvernés entretiennent avec le pouvoir » (12). Le régime dictatorial est parfaitement équipé pour sanctionner et punir les opposants et les révoltés, d'où cette permanence de la peur et de la terreur au sein de la population. L'instauration de la peur et de la terreur par le biais d'une violence insurmontable, est un moyen par lequel le régime assure son existence et mène en toute quiétude sa politique d'asservissement.

Lorsqu'une population est constamment terrifiée, l'idée d'une insurrection populaire, d'une résistance publique met du temps à prendre forme. Et pendant ce temps, c'est l'angoisse, la résignation, le désespoir et bien sûr la misère qui envahissent cette population. Car il convient de rappeler que, la peur et la terreur sont des facteurs qui influencent la manipulation de l'être humain. Un peuple apeuré et terrifié est psychologiquement et physiquement diminué et limité dans ses efforts de développement et d'épanouissement.

Dans les parties qui précèdent, il a été question de la figure de la dictature. Nous avons analysé et présenté le rôle actif de l'entourage du dictateur dans la survie et la pérennisation du régime, nous avons exposé les fondements et le système de gouvernement en cours dans un régime dictatorial. À ce moment, il convient de se référer à la manière dont Aminata Sow Fall et Mongo Béti dépeignent les régimes dictatoriaux dans leurs romans. Ils utilisent chacun des styles spécifiques pour explorer la problématique de la dictature dans leurs oeuvres. Sow Fall utilise le réalisme social et la satire pour critiquer la pratique. Chez Béti, on observe la combinaison le réalisme et la satire mordante pour créer des récits puissants et engagés. Ce faisant, ils dénoncent les abus de pouvoir et invitent les lecteurs à une réflexion profonde sur la politique et la société africaines.

Éléments narratifs et mise en scène du pouvoir dictatorial

Il faut signaler d'entrée de jeu que l'écriture de la dictature est un acte dénonciateur, une lutte contre l'arbitraire et l'injustice des pouvoirs dictatoriaux. Par exemple, Sow Fall utilise la satire et l'ironie, comme un réalisme social, pour dépeindre la réalité quotidienne des citoyens sous un régime dictatorial en décrivant avec précision les situations et les interactions, créant un cadre crédible et poignant.

Dans *L'ex-père de la nation* de Sow Fall, Madiama, narrateur mais également personnage central, relate les souvenirs de son passage à la tête de sa nation. C'est un tableau de mémoires sombres et truffés de regrets, une souvenance d'un passé coloré de pensées subjectives au sujet de son échec dans l'accomplissement de ses devoirs en tant que chef d'État. Le roman s'ouvre par l'annonce de l'intention de Madiama : « En ce jour de l'hivernage de l'année 196... où je décide d'écrire mes souvenirs, rien ne me lie plus aux contingences de la vie. » (7). Et c'est par la même intention du narrateur que le roman se referme : « C'est seulement quand elle me quitte que je prends ma plume pour écrire. » (189). Ces deux passages indiquent non seulement le contenu du texte (un mémoire, des souvenirs), mais également, ils mettent en exergue l'importance de l'écriture, comme étant un acte de prise de conscience et un acte libérateur. Nous nous rendons compte que, Madiama en relatant ses échecs, prend ainsi conscience de la complexité du pouvoir en même temps qu'il extériorise son fond intérieur. L'acte d'écrire apparaît alors à ce moment comme une thérapie pour lui, surtout qu'il se fait de manière délibérée, sans contrainte : « rien ne me lie plus aux contingences de la vie » (32).

Cependant, ces souvenirs désagréables et regrettables qui sonnent comme un remord, arrivent d'une manière anarchique et souvent vague. Mais cette anarchie chronologique correspond sans doute à l'esprit de Madiama, présenté dans un premier temps comme un personnage capable, doté d'un capital culturel solide et impressionnant, mais qui au contact du pouvoir, se métamorphose en un inconscient, incapable, naïf, et en un ridicule potentat. De même, il faut signaler que l'histoire est relatée de manière rétrospective, c'est un flashback.

Chez Aminata Sow Fall, on remarque les abus de pouvoir et les absurdités du régime dictatorial comme les grands problèmes de la dictature. Également, par l'humour et la dérision, elle met en lumière les contradictions et les hypocrisies des dirigeants. Cela permet de montrer les différentes façons dont la dictature affecte les individus et les communautés.

Dans *Branle-bas en noir et blanc*, Mongo Béti adopte un style de roman policier, un acte criminel ayant été commis, il faut retrouver les coupables. De ce fait, nous pouvons également affirmer que c'est un récit rétrospectif au même titre que celui d'Aminata Sow Fall car les deux récits remontent à la source d'un mal, d'un acte et essaient d'en trouver les causes. C'est également un récit haché, non chronologique, qui dans ce cas de figure pourrait traduire l'anarchie, le désordre qui règne dans ce milieu dépeint par Mongo Béti. Les histoires ne se suivent pas dans un ordre chronologique, elles sont détachées les unes les autres.

Par ailleurs, nous avons noté dans les deux romans une présence remarquable de l'oralité et du parler populaire. Les deux auteurs écrivent comme on parle. L'oralité tout comme le parler populaire dévoile le statut social de certains personnages dans les deux romans. C'est d'ailleurs ce facteur identitaire que souligne Thomas Melone, quand il déclare que:

Mongo Béti aime dans ses oeuvres à transcrire le parler populaire camerounais. Il excelle à mettre dans la bouche de ses divers personnages le style de leur niveau éducatif ou leur condition sociale, avec de savoureuses intrusions du parler tribal, faisant ainsi de son oeuvre un condensé des traits dialectaux, un amalgame de français volontairement maladroit et langues indigènes, exigence de couleur locale ou variations de sa fantaisie (36).

Le cas illustratif est celui du taximan dans *Branle-bas en noir et blanc* qui, lorsqu'interpellé par un policier, faute de permis de conduire, répond: Rien, patron. Pas de permis. Pas d'assurance. Rien. On fait tout comme ça, hein. Tu tombes sur le mange-mille-là, tu donnes deux mille, tu es tranquille pour la journée. L'assurance, le permis, tu trouves même l'argent où ? (19). Cette citation montre que Béti oeuvre pour décrire les situations de corruption, de violence et de répression. En utilisant une satire mordante pour dénoncer les abus de pouvoir et les comportements des dirigeants, il arrive à mettre en lumière les injustices et les souffrances infligées par le régime. En effet, l'engagement de Béti pousse les lecteurs à prendre conscience de la problématique de la dictature et à agir pour mitiger les conséquences de la pratique. Son humour acerbe et souvent caustique révèle les failles et les contradictions du régime dictatorial. Pour accomplir sa tâche, Béti adopte une narration engagée, souvent empreinte de passion et d'indignation. Ce qui est digne de remarques c'est que Béti n'hésite pas à exprimer

ses opinions et à inciter ses lecteurs à réfléchir et à se mobiliser. Cette approche donne une dimension militante au récit, incitant les lecteurs à prendre position contre l'injustice et à soutenir les efforts pour le changement.

Conclusion

Les deux romans qui constituent notre corpus revêtent une connotation satirique. Si de nombreux indices qui s'y trouvent permettent de dévoiler le continent où se déroulent les événements, c'est-à-dire le continent africain, il est difficile de se prononcer sur le pays dont il s'agit exactement. Aminata Sow Fall, tout comme Mongo Béti, brouille les pistes géographiques, démontrant ainsi la portée immense et pandémique de ce fléau qui frappe la quasi-totalité des pays africains francophones subsahariens.

Références

- Arend, Sylvie et Christine Rabier. *Le processus politique : environnements, prise de décision et pouvoir*. Ottawa : PUO, 2000.
- Azodo, Uzoamaka Ada. *Emerging Perspectives on Aminata Sow Fall: The real and the Imaginary in her Novels*. Trenton, N.J. : Africa World Press, 2007.
- Barthes, Roland. « *Rhétorique de l'image* ». *Communications*, no 4, Paris : Seuil, 1964.
- Bayart, Jean-François, Achille Mbembe et Comi Toulabor. *Le politique par le bas en Afrique noire: Contributions à une problématique de la démocratie*. Paris : Éditions Karthala, 1992.
- Béti, Mongo. *Branle-bas en noir et blanc*. Paris : Julliard, 2000.
- Bonn, Charles, Xavier Garnier, et Lecarme Jacques. *Littérature Francophone : 1 Le roman*. Paris : Hatier, 1997.
- Bourdieu, Pierre. *La noblesse d'Etat: grandes Ecoles et esprits de corps*. Paris : Ed. de Minuit, 1989.
- Counihan, Francesca & Deprez, Bérengère. *Écriture du pouvoir, pouvoir de l'écriture: la réalité sociale et politique dans l'oeuvre de Marguerite Yourcenar*. Bruxelles : P.I.E. Peter Lang, 2006.
- « Coup d'état contre coup de force au Niger », publié le 19 Fév. 2010 sur le site Express.fr/actualite/monde/afrique.
- Dehon, L-Claire. *Le réalisme Africain : Le roman francophone en Afrique Subsaharienne*. Paris : L'Harmattan, 2002.

Djiffack, Andre. *Mongo Beti : La quête de la liberté*. Paris : L'Harmattan, 2000.

---. *Mongo Beti le Rebelle I*. Paris : Éditions Gallimard, 2007.

Duchet, Claude. *Sociocritique (texte de B. Berke et J. Decottignie)*. Paris : Nathan, 1979.

Falconer, Graham & Henri Mitterand. *La lecture sociocritique du texte romanesque*. Toronto : Hakkert, 1975.

Sow Fall, Aminata. *Ex-père de la nation*. Paris : L'Harmattan, 1987.

Toulabor, Comi. *La politique par le bas en Afrique noire : Contribution à une problématique de la démocratie*. Paris : Karthala, 2008.